

## LA PLACE ET LA PRÉSENCE DES CATHOLIQUES DANS LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE

par Claude DAGENS, évêque d'Angoulême,  
membre de l'Académie française

### I - POUR UN DISCERNEMENT SPIRITUEL

#### 1. Entre épreuves et renouveaux

Que deviennent les catholiques en France, en ce début du XXI<sup>e</sup> siècle ? Quelle est leur place et leur présence dans notre société qui est non seulement sécularisée, mais incertaine et même inquiète ? Et surtout, quelles sont les raisons de cette présence ? Et comment ces raisons s'enracinent-elles dans la Tradition catholique reçue des apôtres ?

Autrement dit, je ne vous propose pas une leçon d'histoire sur les évolutions du catholicisme et de l'Église catholique en France depuis deux siècles, mais un acte de discernement théologique et spirituel que je relie sans hésiter au rapport que j'ai présenté en 2009 à l'assemblée des évêques à Lourdes, et qui a été publié sous le titre : « *Entre épreuves et renouveaux, la passion de l'Évangile* », avec un sous-titre qui correspond à la demande originelle : « *Indifférence religieuse, visibilité de l'Église et évangélisation* ».

Je voudrais insister sur ces termes et sur les présupposés qu'ils impliquent : face à l'indifférence religieuse qui grandit, que faire ? Ne faut-il pas renforcer la visibilité de l'Église, sa présence publique et son action ?

Mais, même si cette intention est légitime, elle présente un risque : celui de nous limiter à une stratégie pastorale, avec des objectifs à atteindre et des moyens à mettre en œuvre. Cela est légitime, mais cela ne suffit pas.

À travers nos échanges à Lourdes, entre évêques, nous avons été conduits à infléchir assez fortement ces perspectives initiales. Car nous avons compris ensemble deux réalités qui, au premier abord, n'étaient pas toujours perçues.

- D'une part, l'indifférence religieuse, qui est réelle, s'accompagne d'aussi réelles **attentes spirituelles** dont nous sommes les témoins, notamment à l'occasion des demandes sacramentelles (spécialement en vue du baptême, du mariage et de la confirmation) ou à travers des rencontres plus ou moins informelles ou imprévues avec des personnes qui cherchent le chemin de Dieu, après des années d'oubli ou d'errance.

Il faut donc reconnaître que la sécularisation, si forte qu'elle soit, n'exclut pas cette espèce d'attente de Dieu à l'intérieur des cœurs et des consciences. Je peux l'attester dans mon diocèse d'Angoulême, et aussi à l'Académie française.

- D'autre part, **la visibilité de l'Église est une visibilité spécifique, sui generis. Elle n'est pas médiatique, mais sacramentelle** : l'Église n'est pas faite pour se montrer, ni même pour obtenir des résultats immédiats. Elle existe pour manifester le don de Dieu aux hommes en Jésus Christ et pour inscrire ce don par des actes et par des signes à l'intérieur du tissu de notre société. Elle est appelée sans cesse à devenir « *dans le Christ, comme le sacrement* »

(*velut sacramentum*), c'est-à-dire le signe et l'instrument de l'union intime avec Dieu et de l'unité de tout le genre humain. » (*Lumen gentium*, 1).

De sorte qu'aux deux termes de la commande initiale (**indifférence** et **visibilité**) nous avons ajouté le terme d'**évangélisation**. Car le but de l'Église, ce n'est pas l'Église, c'est l'Alliance entre Dieu et les hommes, notre participation à cette Alliance et le service apostolique dont nous sommes chargés pour que cette Alliance se manifeste et se déploie dans le monde.

Cette manière d'infléchir notre réflexion nous a conduits à insister sur une **exigence fondamentale de l'évangélisation**. Comme Jean-Paul II l'avait affirmé fortement dans son exhortation apostolique « *Tertio millenio adveniente* » et comme Benoît XVI le redit avec insistance, nous sommes appelés avant tout, **à repartir du Christ pour vivre de Dieu et dans nos sociétés sécularisées**. Et, dans ce but, nous avons à pratiquer d'abord un **discernement spirituel**. Ce qui implique au moins quelques tâches principales, qui rythmeront mon exposé :

- Reconnaître que les temps actuels sont des temps ouverts à Dieu et à l'annonce du Christ et de la nouveauté de vie dont il est la source.

- Accepter la situation contrastée à laquelle nous sommes confrontés : car nous faisons l'expérience, **en même temps**, des épreuves et des renouveaux.

**Des épreuves** souvent très visibles et très sensibles, qui viennent des résistances multiples de la culture ambiante à la Tradition chrétienne, et qui viennent aussi de l'affaiblissement des institutions catholiques, de l'organisme ecclésial.

Mais aussi **des renouveaux** sans doute moins visibles, plus cachés, mais aussi réels : en particulier des initiatives multiples dans le domaine de l'initiation chrétienne, de la formation, de la vie spirituelle, de l'ouverture à la Parole de Dieu et aux sacrements de la foi, et aussi ce que l'on peut appeler le développement de la **conscience sacramentelle** des membres de l'Église : lorsque des hommes et des femmes, des laïcs, participent, avec des prêtres, à la prise en charge commune de la mission chrétienne, ces hommes et ces femmes, ces laïcs, comprennent de l'intérieur le mystère de l'Église, non pas comme une organisation compliquée, mais comme le Corps vivant du Christ. Et, dans le même mouvement, les prêtres sont appelés à vivre l'essentiel de leur mission : à servir, comme prêtres, la sacramentalité de l'Église.

D'où **l'importance du discernement spirituel**, c'est-à-dire de ce travail qui consiste à regarder et à comprendre au-delà des apparences.

Pour pratiquer ce discernement spirituel, je voudrais partir de deux avertissements, l'un qui vient de Jésus lui-même, dans l'Évangile de Luc, et l'autre qui a été formulé par une femme, alors qu'elle vivait de Dieu dans la banlieue communiste à Paris, à Ivry : il s'agit de Madeleine DELBRÊL. Je crois que ces deux avertissements n'ont rien perdu de leur pertinence.

## 2. L'avertissement de Jésus

L'avertissement de Jésus a la forme d'un reproche : il explique clairement à ses auditeurs qu'ils ne perçoivent pas les appels de Dieu et le travail de Dieu à l'intérieur de leur histoire.

« *Jésus disait aux foules : “ Quand vous voyez un nuage se lever au couchant, aussitôt vous dites que la pluie vient – et ainsi arrive-t-il. Et quand souffle le vent du midi, vous dites qu'il va faire chaud – et c'est ce qui arrive. Hypocrites, vous comprenez le visage de la terre et du ciel, et ce temps-ci, alors, comment ne le comprenez-vous pas ? ”* » (*Luc 12,54-56*).

On peut interpréter sans hésitation ces paroles de Jésus : « *Pourquoi ne comprenez-vous pas le temps présent, tout temps présent, comme un temps ouvert à Dieu, ou plutôt un temps où Dieu a la liberté de venir, d'agir, d'appeler ? Vous vous fermez vous-mêmes à la présence de Dieu ! Vous mettez des limites à la venue de Dieu ! Vous vous interdisez de percevoir les signes de sa bienveillance et de son salut ! Vous êtes aveugles et sourds !* »

Et j'entends comme un écho de cet avertissement dans les reproches que Jésus ressuscité adressera aux deux pèlerins d'Emmaüs, après les avoir longuement écoutés, dans le même Évangile de Luc : « *Esprits sans intelligence, lents à croire tout ce qu'ont annoncé les prophètes !* » et il insiste : « *Ne fallait-il pas que le Christ endurât ces souffrances pour entrer dans sa gloire ?* » (Luc 24,25-26).

C'est ce qui nous manque aujourd'hui, en ces temps historiquement complexes et incertains : non pas une culture de l'engagement, mais une interprétation chrétienne de l'histoire, c'est-à-dire une capacité et un désir de lire et de comprendre les événements que nous vivons dans la lumière jamais éblouissante, mais réellement éclairante de l'événement pascal, en discernant ce qui émerge au milieu même de ce qui disparaît.

### **3. L'avertissement de Madeleine DELBRÊL**

De cet avertissement de Jésus, je ne peux pas séparer celui de cette femme passionnée qui avait choisi en 1933 de vivre en chrétienne dans la banlieue ouvrière et alors communiste de Paris, à Ivry, et elle y vivra comme assistante sociale, jusqu'à sa mort, en 1964.

Trois ans avant sa mort, en 1961, c'est-à-dire un an avant l'ouverture du Concile Vatican II, elle avait donné aux étudiants catholiques de la Sorbonne, dans le cadre du Centre Richelieu, dont l'abbé Jean-Marie LUSTIGER était alors l'aumônier, une conférence qui a le ton d'un manifeste : « *Temps d'aujourd'hui, temps de notre foi* » (dans *Nous autres, gens des rues*, Paris, 1966, p.219-232).

Je vous invite à lire ou à relire ces pages. Elles sont extraordinairement actuelles. Madeleine DELBRÊL y développe le paradoxe chrétien, tel qu'elle le vivait et tel que nous avons à le vivre, souvent sans le comprendre ou sans l'accepter. Ce paradoxe a comme deux versants inséparables :

- D'un côté, la foi chrétienne semble absente de notre société dite sécularisée.
- D'un autre côté, c'est dans ces conditions-là, incontestablement éprouvantes, que nous avons à être chrétiens, parce que le temps d'aujourd'hui nous appelle à vivre notre foi non pas d'une façon résignée, mais d'une façon renouvelée.

La réflexion de Madeleine DELBRÊL commence par un constat réaliste sur l'absence de la foi : « *Nous remarquons une espèce d'absence de la foi dans le film projeté du temps, du temps d'aujourd'hui. Il ne semble pas qu'il soit, même partiellement, déterminé par la foi ; elle y est comme écrasée par des activités, des objectifs, des désirs pour lesquels il ne paraît pas qu'on ait besoin d'elle. Elle semble être de trop pour agir, elle est tentée de se mettre à l'écart, de sortir de notre temps, de prendre du recul.* » (p.220).

Et cette constatation négative, Madeleine DELBRÊL l'aggrave par une autre constatation qui porte sur le témoignage des chrétiens. Leur foi semble incapable de résister à ces conditions difficiles : « *Il y a plus grave : ce sont les milieux les plus contemporains qui ont la réputation d'être nuisibles à la foi, d'être mal supportés par elle. Cette réputation... est basée sur des faits : nombreuses sont les vies chrétiennes qui, dans ces milieux, ou s'amenuisent, ou s'altèrent, ou s'effondrent.* » (p.220-221).

Mais Madeleine DELBRÊL prolonge ces constatations négatives par un véritable discernement : si la foi chrétienne est minée par la sécularisation, c'est parce qu'elle est tronquée, mutilée ou qu'elle n'est qu'une illusion spirituelle.

« *Qu'il s'agisse de ces détériorations ou de ces effondrements, il convient d'affirmer qu'ils ne sont pas le fait de la foi, mais qu'ils sont le fait de ce que les chrétiens appellent la foi : c'est le fait d'une représentation de la foi où celle-ci est tronquée, mutilée, privée de certains éléments essentiels ; ou bien d'une représentation de la foi où celle-ci est alourdie, encombrée, emmêlée d'éléments qui ne sont pas elle... » (p.221)*

Et elle va aussitôt au-delà de ces constatations négatives par un acte de foi radical : « *La foi, la vraie, elle tient bon... La foi, la vraie, est tout entière faite pour nous conduire dès le temps, pour nous faire vivre dès le temps vers la vie éternelle, dans la vie éternelle... La foi est une passante ; aucun temps ne lui est réfractaire, elle n'est réfractaire à aucun temps, elle est faite pour le temps, elle est destinée à chaque temps et quand un temps semble lui être réfractaire, c'est à nous qu'il est sans doute réfractaire, parce que nous drainons avec nous le résidu d'un autre temps qui se trouve être contradictoire au temps même que nous devons vivre.*

*Cependant la foi vraie, nue, ne trouve pas dans le temps un accueil confortable. La foi dans notre temps reçoit les questions de ce temps, elle y est mise à la question, elle y est mise en question. Et la règle du jeu, c'est la loi de la Rédemption. » (p.221-222).*

C'est donc clair et terriblement exigeant : vivre en chrétiens dans les temps actuels, dans la société actuelle, ce n'est pas une formule facile. C'est un combat, c'est un engagement, qui nous demande, d'une manière inséparable, d'accepter les temps actuels tels qu'ils sont, avec leur caractère ambigu, temps d'effondrements et temps de renaissance, et aussi d'oser y manifester de façon simple, résolue, aussi solidaire que possible, la nouveauté chrétienne, telle qu'elle est, et du côté de Dieu qui se donne, et du côté des hommes et des femmes qui apprennent à l'accueillir.

Tel sera le fil conducteur de mes réflexions.

## **II – CE QU'EXIGE NOTRE PRÉSENCE DE CATHOLIQUES DANS NOTRE SOCIÉTÉ**

Je situerai ces exigences sur un terrain avant tout culturel, spirituel, éducatif, parce qu'il me semble que le terrain primordial et trop souvent méconnu.

Ces exigences, je les exprimerai en forme de questions :

- Où sont nos références historiques et spirituelles ?
- Qui est ce Dieu auquel nous croyons et dont nous avons à témoigner ? Et pourquoi est-il nécessaire, et même vital de relier la Révélation chrétienne de Dieu à l'affirmation et à la défense de la dignité humaine ?

### **1. Où sont nos références historiques et spirituelles ?**

Il me semble que nous pensons et que nous pratiquons parfois la présence catholique à partir d'interprétations dépassées : ces interprétations valaient pour des périodes fortement inscrites dans notre mémoire et notre inconscient collectif, mais je ne suis pas sûr qu'elles valent pour les temps actuels.

Je m'explique, en n'oubliant pas que j'ai succédé à l'Académie française à René RÉMOND qui était certainement un des meilleurs spécialistes de l'histoire des idées et des partis politiques en France durant le XIX<sup>e</sup> et le XX<sup>e</sup> siècles. Et il est évident, trop évident que, comme catholiques, nous restons profondément marqués par ces rapports de forces politiques entre la tradition catholique et la tradition dite laïque dont la Révolution de 1789, l'avènement

de la III<sup>e</sup> République et la loi de Séparation de 1905 entre les Églises et l'État demeurent des jalons majeurs.

Mais je pense qu'il faut aussi être réaliste et qu'avec des penseurs comme le philosophe Marcel GAUCHET, il est bon de reconnaître qu'aujourd'hui, et déjà depuis plusieurs décennies, la tradition catholique et la tradition laïque sont l'une et l'autre affaiblies, que d'autres traditions religieuses sont présentes dans notre société pluraliste, et spécialement la tradition musulmane, et que, par conséquent, nous ne pouvons plus nous référer à ces antagonismes d'antan, avec leurs duretés et parfois leurs violences (cf. Marcel GAUCHET, *La religion dans la démocratie. Parcours de la laïcité*, Paris, 1998, spécialement le chapitre 3 : « Religion, État, laïcité » et le chapitre 7 : « Une révolution du croire »).

Mais la réflexion de Marcel GAUCHET va plus loin que ce constat historique : il montre que les religions, et pour être clair, d'abord la religion catholique et l'Église catholique, sont appelées à se situer autrement dans ce contexte assez radicalement différent. « Autrement » : c'est-à-dire qu'elles ne doivent pas se résigner à être soit privatisées, renvoyées au domaine des sentiments individuels, soit marginalisées, c'est-à-dire contraintes de se tenir en dehors de la « place publique ». Le monde de la modernité démocratique et pluraliste n'exclut pas les religions : il leur demande plutôt de se manifester pour elles-mêmes, non pas comme des forces de pression, mais à partir de leurs sources, et en osant être réellement présentes à l'intérieur de la société, en osant dire ce qui les inspire en profondeur.

Ce n'est donc pas un appel à l'enfouissement. C'est une exigence à la fois de ressourcement et de déploiement. Si la foi de l'Église est celle de l'apôtre Simon-Pierre, l'Église que nous formons doit entendre, dans des conditions nouvelles, le premier appel que Jésus a adressé à Simon-Pierre (*Luc 5,4*), en latin, « *Duc in altum* », en français « *Avance en eau profonde* » ou « *Va au large !* » J'aime cette double traduction qui implique deux mouvements ou deux engagements inséparables : aller aux sources de la Tradition chrétienne et oser déployer la nouveauté chrétienne aussi bien du côté de l'homme et de sa dignité que de Dieu et de sa vérité.

Aller aux sources de la Tradition, ce n'est pas un retour en arrière, c'est une façon de comprendre que la foi et l'Église n'en finissent pas de commencer. Alors que nous nous pensons parfois en termes de survie, nous avons à penser notre existence et notre présence chrétiennes à la manière des premières générations chrétiennes. Le cardinal LUSTIGER, comme bien d'autres convertis, l'a souvent affirmé : nous continuons à vivre les débuts de l'Évangile et de l'évangélisation. Il ne s'agit pas d'oublier et encore moins de renier notre histoire. Mais il s'agit de vivre l'aujourd'hui de Dieu comme le vivaient ces hommes et ces femmes des premiers siècles, de saint Paul à saint Irénée de Lyon et à saint Martin de Ligugé et de Tours, et jusqu'à Ambroise de Milan, Augustin d'Hippone ou Grégoire de Rome. Ces croyants, ces disciples du Christ, n'avaient pas de programmes préétablis. Ils ne calculaient pas des opérations à entreprendre. Ils vivaient de la foi et de la charité du Christ au milieu des païens, en refusant le culte des idoles et la domination d'un système à la fois politique et religieux. Leur force venait de l'intérieur, c'est-à-dire de leur adhésion au Christ, avec une certitude qui peut valoir, qui doit valoir pour les temps actuels.

Ils avaient en eux la vive conscience d'être tout le contraire d'une secte, c'est-à-dire d'un groupe replié sur lui-même, cultivant des croyances réservées à une petite élite. Au contraire, ils ne doutaient pas de l'ouverture universelle dont ils étaient les témoins : non pas de l'ouverture au monde, comme nous disons parfois naïvement, mais de l'ouverture du Dieu vivant à tous les hommes, juifs et païens, esclaves et hommes libres, riches et pauvres.

La conscience de cet universalisme chrétien est admirablement exprimée dans un écrit étonnant dont l'auteur reste inconnu : c'est une lettre adressée à un païen d'Alexandrie, peut-être le gouverneur de la ville, au début du III<sup>e</sup> siècle. À ce païen nommé Diognète, son ami chrétien explique le paradoxe de la foi et de la charité vécues : « *Ce que l'âme est dans le*

*corps, les chrétiens le sont dans le monde. L'âme est répandue dans tous les membres du corps comme les chrétiens dans les cités du monde. L'âme habite dans le corps et pourtant elle n'est pas du corps, comme les chrétiens habitent dans le monde, mais ne sont pas du monde... L'âme est enfermée dans le corps : c'est elle pourtant qui maintient le corps ; les chrétiens sont comme détenus dans la prison du monde : ce sont eux pourtant qui maintiennent le monde... Si noble est le poste que Dieu leur a assigné qu'il ne leur est pas permis de désertier. » (À Diognète, VI, 1-2, 7, 10, SC 33bis, p.65-67).*

Être ainsi situés au milieu de tous et au service de tous, voilà une conviction et un engagement qui ne passent pas. Voilà ce qui empêche, ce qui nous empêche aujourd'hui de nous réduire nous-mêmes à une minorité en voie d'extinction : c'est la logique de la semence qui germe, ou du sel mêlé à la nourriture, ou de la lumière brillant dans l'obscurité qui est la logique intime de la présence chrétienne. L'aurions-nous oublié ou oublierions-nous que cette ouverture à l'universel de Dieu ne se mesure pas en termes de chiffres, mais en actes de don ? Voyez les moines de Tibhirine, et la manière dont leurs témoignages et leurs visages, dans le film étonnant de Xavier BEAUVOIS, nous ouvrent au mystère de Dieu !

## **2. Qui est ce Dieu auquel nous croyons ?**

Cette question, nous la portons en nous, croyants. Mais elle se pose parfois ou elle nous est posée par d'autres d'une manière aigüe, surtout devant l'énigme du mal, sous toutes ses formes, drames personnels, violences du monde, cataclysmes destructeurs, la tempête Xynthia. Face à cette question, c'est le silence qui s'impose : le silence devant ce qui peut nous sembler le silence de Dieu, ou bien le silence devant ceux ou celles qui nous interrogent et qui attendent une réponse.

Mais la Révélation chrétienne de Dieu n'est pas en forme de réponse. Elle est en forme de croix. Elle passe à travers un tombeau vide et à travers un événement que nous croyons réel et mystérieux, la résurrection de cet homme nommé Jésus, qui a été condamné et crucifié et que des témoins ont rencontré, vivant, avec son corps blessé et sa présence étonnante.

Je suis chrétien, je crois au Dieu vivant révélé en son Fils, le Christ Jésus mort et ressuscité. Mais j'estime que les temps actuels nous obligent, bien plus que d'autres temps apparemment tranquilles, à ne pas nous reposer sur nos lauriers ou sur nos acquis. Le mystère de Dieu nous appelle, nous attend, non seulement parce qu'il est le cœur même de notre foi, mais parce que des personnes qui ne partagent pas notre foi nous demandent de nous situer sur ce terrain-là, qui est d'abord théologique, c'est-à-dire qui concerne la vérité et la Révélation de Dieu.

Bien entendu, je pourrais évoquer ici les Pères de l'Église, ces convertis, ces pasteurs, ces penseurs, ces écrivains des premiers siècles qui ont conscience d'avoir à témoigner du Dieu vivant qu'ils ont rencontré. La théologie, c'est d'abord cela : c'est la foi éprouvée, exposée, qui se dit et qui s'exprime en des termes compréhensibles par d'autres, avec des mots travaillés par la foi elle-même : Père, Fils, Esprit Saint, Incarnation, Rédemption, mystère pascal, baptême, Eucharistie et j'en passe...

Mais j'aime aussi lire des écrivains dits profanes, et qui se disent eux-mêmes agnostiques. Ils ne savent pas, ou ils n'osent pas s'approcher du mystère de Dieu. Lisez le dernier livre de Jean d'ORMESSON. Je sais que cet homme a la réputation d'être un homme du monde et d'aimer ce qui brille. Mais je l'ai découvert au-delà des apparences, et je suis sûr que ce livre au titre étonnant, *C'est une chose étrange à la fin que le monde* (Paris, 2010), n'est pas un coup d'éclat. C'est un acte d'espérance, dans lequel cet homme s'est beaucoup engagé, surtout quand il évoque, avec une sobriété intense, les sentiments qui l'habitent vers la fin de sa vie : **l'admiration, la gaieté, la gratitude et l'espérance**. Bien sûr, il a eu une vie

facile. Mais à la fin, comme dit le titre, ce qui l'habite, ce n'est pas le scepticisme, c'est un désir intense de s'ouvrir à ce qui le dépasse.

Et je pense aussi à Régis DEBRAY dont on sent bien qu'il est et sera toujours habité par des questions essentielles et qu'il ne se fie pas au jeu des apparences, parce qu'il a été témoin de ce jeu et de ces tromperies.

Et près de nous, parmi nos amis ou dans nos familles, nous connaissons tous des hommes et des femmes qui nous obligent, par leurs exigences de vérité et de justice, à ne pas nous contenter de quelques affirmations générales, surtout lorsqu'ils réveillent en nous nos propres doutes ou nos propres questions. À ce moment-là, nous ne pouvons pas nous contenter de paroles faciles. Souvent, le silence vaut mieux, et aussi ces dialogues réels, qui ne sont pas des actes de gentillesse, mais des moments de vérité.

Car nous apprenons la vérité de Dieu dans sa Parole et dans la grande Tradition chrétienne. Mais cette Tradition, qui vient des apôtres, savons-nous assez qu'elle n'est pas un bloc figé, mais le déploiement même de cette foi dont Simon-Pierre est le premier témoin : « *Tu es le Christ, le Messie de Dieu, le Fils du Dieu vivant.* » (Matthieu 16,16) ?

Et croire ainsi en Dieu, à longueur de vie et d'histoire, c'est un risque, et non pas un conformisme. Parce qu'en croyant, parfois sans le savoir, nous sommes nous-mêmes associés à cette Alliance sainte dont la source est en Lui, le « *Maître des temps et de l'histoire* », Celui qui « *a donné son Fils au monde pour que tout être humain qui croit en Lui ne soit pas perdu, mais qu'il ait la vie éternelle.* » (Jean 3,16)

Première conséquence, qui tient en quelques mots, mais qui change notre façon de comprendre le monde : comme l'a écrit le Père Henri de LUBAC pour condenser les intuitions de la grande constitution du Concile Vatican II au sujet de la Révélation divine : « *Dieu se dit dans l'histoire* ». Oui, « *Dieu est Dieu, nom de Dieu !* », comme le clamait Maurice CLAVEL en 1968, pour que l'on comprenne que Dieu, on ne l'invente pas, on le découvre, on le reconnaît, comme Quelqu'un qui nous dépasse infiniment et qui, en même temps, s'ouvre à nous, se révèle et se livre.

Si l'Absolu de Dieu se dit ainsi dans l'histoire, c'est que cet Absolu n'est pas un Absolu de domination, mais de don, et parfois, ce sont des agnostiques qui perçoivent cela, tout en demeurant agnostiques, comme André MALRAUX dans ce livre où il évoque les chambres à gaz et les combats de la résistance, en reconnaissant tout ce qu'il doit à son aumônier du Vercors, qui n'était pas théologien, mais qui était croyant, et qui lui avait dit : « *Le Mal n'est pas plus fort que la Rédemption, la Rédemption est plus forte que le Mal* ». Et Malraux d'ajouter : « *Moi qui ne crois pas à la Rédemption, j'ai fini par penser que l'énigme de l'atroce n'est pas plus fascinante que celle de l'acte le plus simple d'héroïsme et d'amour. Mais le sacrifice seul peut regarder dans les yeux la torture, et le Dieu du Christ ne serait pas Dieu sans la crucifixion.* » (Lazare, Paris, 1974, p.160)

À cause de ce signe de la Croix, il y a du nouveau dans l'histoire. Le nouveau, c'est que l'on ne peut plus opposer sans fin les bons et les méchants, les forces du Bien et les forces du Mal. Ce dualisme-là n'est pas conforme à la Révélation chrétienne de Dieu, parce que Dieu lui-même a choisi de se plonger dans ce qu'il y a de plus complexe à l'intérieur de l'histoire. Saint Augustin parle alors d'un mélange inextricable, d'une *permixtio*, avec du bon grain et de l'ivraie, de la bonté et de la violence, de la beauté et de la laideur, des actes barbares et des actes d'héroïsme et d'abnégation.

Et surtout – et voilà le plus fort ou le plus profond de la Révélation chrétienne – le dernier mot de Dieu, qui est aussi le premier, c'est la Parole prononcée par Jésus, à l'heure où il passe de ce monde à son Père, sur la croix, entre deux condamnés à mort : « *Père, pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font* » (Luc 23,34).

On ne peut pas aller plus loin, ni plus haut, ni plus profond. Saint Thomas d'Aquin a écrit que ce pardon de Dieu est aussi important que la création du monde. À ce point-là, l'engrenage du mal est interrompu, et on ne peut plus dire : « *Qui est coupable du mal ?* » mais « *Comment faire face à l'énigme du mal avec cette force inouïe qui jaillit du cœur de Dieu ?* »

### **3. La Révélation de Dieu est inséparable de la dignité de tout être humain**

C'est là que se trouve sans doute l'élément le plus essentiel, le plus décisif, de la nouveauté chrétienne, et qui demande sans cesse à être compris et manifesté en paroles et en actes. Et cette nouveauté prend sa source dans la loi juive, dans la sainte Torah, telle que la cite ce légiste de Jérusalem qui dialogue avec Jésus : « *Maître, que dois-je faire pour recevoir en partage la vie éternelle ?* » Jésus lui dit : « *Dans la Loi, qu'est-il écrit ? Comment lis-tu ?* » Il lui répondit : « *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force et de toute ta pensée, et ton prochain comme toi-même.* » (Luc 10,25-27).

Je reviendrai dans quelques instants sur ces affirmations de la Loi et surtout sur la parabole fameuse du Bon Samaritain, qui fonde la vie chrétienne comme religion du prochain.

Mais je voudrais d'abord me référer à mon expérience pastorale d'évêque, partagée avec bien d'autres membres de l'Église, pour souligner l'importance de ce terrain vital de notre humanité commune.

Depuis des années, je reçois les lettres personnelles de ces jeunes ou de ces adultes qui demandent le sacrement de confirmation. J'ai renoncé à voire les fautes d'orthographe qui se trouvent sans doute dans ces lettres. J'ai appris surtout à lire entre les lignes et j'ai compris ceci : ceux et celles qui m'écrivent s'expriment à la première personne, et il est clair qu'ils portent en eux des questions de vie et de mort, d'amour et de confiance. Ce sont des questions qui appartiennent de façon évidente à la « *grammaire élémentaire de l'existence humaine* ».

« *Pourquoi vivre ? Et pourquoi aimer la vie, même quand elle est difficile ? Pourquoi ne pas se donner la mort ? Où trouver des points d'appui qui permettent de tenir et d'avancer au milieu des secousses ou des incertitudes de l'existence ? Comment distinguer le bien du mal ? Et comment aller à la rencontre de Dieu ? Comment connaître Jésus ? Comment apprendre à le prier ? Et pourquoi faire confiance aux autres, malgré nos raisons de douter ?* »

À cause de ces questions vives, je sais encore davantage ce qu'est l'évangélisation. Non pas une stratégie, mais comme la jonction entre la Révélation chrétienne de Dieu et ces attentes profondes de vérité, d'amour, de pardon, que des jeunes manifestent souvent avec plus de liberté que des adultes.

Et c'est à nous, chrétiens, de nous tenir résolument sur ce terrain-là, c'est-à-dire à ces points de rencontre entre le Dieu vivant et des hommes et des femmes en attente de vérité et d'amour, même s'ils n'ont pas des mots, ou nos mots à nous, pour le dire.

Et c'est alors que les exigences les plus actuelles de l'évangélisation s'inscrivent dans le droit fil de la grande Tradition chrétienne, qui a toujours affirmé, de manière intransigeante, s'il le faut, cette liaison essentielle entre Dieu et les hommes. Là est le cœur de la Révélation elle-même : comme l'a écrit le Concile Vatican II dans une phrase que Jean-Paul II a citée d'innombrables fois : « *Le mystère de l'homme ne s'éclaire vraiment que dans le mystère du Verbe incarné* » (*Gaudium et spes*, 22), et c'est pourquoi – ce sont les grandes affirmations de la première encyclique de Jean-Paul II – « *L'homme, dans la pleine vérité de son existence, de son être personnel et en même temps de son être communautaire et social..., cet homme est la*



*première route que l'Église doit parcourir en accomplissant sa mission : il est la première route et la route fondamentale de l'Église, route tracée par le Christ lui-même, route qui, de façon immuable, passe par le mystère de l'Incarnation et de la Rédemption. » (Redemptor hominis, 14).*

Et puisqu'il est question de « route », nous ne pouvons pas oublier la route parcourue par cet homme qui descendait de Jérusalem à Jéricho, qui a été dépouillé et frappé par des bandits qui l'ont abandonné au bord du chemin. Un prêtre est passé par là, il a vu le blessé et il a continué son chemin. Et de même un lévite. Et puis un Samaritain, un étranger, ne s'est pas contenté de voir : il a été saisi de pitié et il a agi, il s'est occupé du blessé. D'où la question de Jésus au légiste : « *Lequel des trois s'est montré le prochain de l'homme qui était tombé aux mains des bandits ?* » (Luc 10,36).

Voilà la question qui révèle la place décisive, parmi nous, des hommes qui restent au bord du chemin de la vie. Et voilà ce qui fait aussi la différence chrétienne dans une société qui est non seulement indifférente à Dieu, mais souvent aux personnes, à commencer par les plus fragiles ou les plus humiliés.

Et cette différence chrétienne comporte pour nous deux exigences qui ont valeur d'engagement, car le combat pour la dignité de tout être humain est un combat indivisible. Peut-être que nous ne savons pas toujours le dire comme cela est attendu de nous : parce que ce combat vaut aussi bien pour l'embryon dans le ventre de sa mère, ou pour la personne âgée ou malade en fin de vie que pour des hommes et des femmes que l'on manipule comme des pions ou comme des objets en fonction des seules lois quantitatives de notre société si souvent impersonnelle ou déshumanisante.

Et c'est pourquoi, comme l'a dit souvent le cardinal LUSTIGER, l'Église ne peut se laisser d'être « *l'avocate de l'humanité de tout être humain* », à commencer par ceux et celles qui doutent de leur humanité ou dont l'humanité n'est pas reconnue. Et ce combat-là est celui de la charité, avec ce que la charité a de spécifique : parce que, comme l'a expliqué récemment un philosophe trop peu connu, Pierre MANENT, dans un livre intitulé *Le regard politique*, la charité du Christ ne se réduit pas à l'humanitarisme : certes, elle inclut, elle exige des attitudes et des actes de compassion et d'altruisme, mais elle se situe à un autre niveau. Elle est la religion non pas du **semblable**, mais du **prochain**, c'est-à-dire de la proximité personnelle à l'égard de ceux et celles qui attendent des signes. Qui s'est montré le prochain ? Elle est la participation à l'engagement même de Dieu qui, dans le Christ, le Serviteur humilié, a tout pris sur lui de notre condition humaine. (Cf. Pierre MANENT, *Le regard politique*, Paris, 2010, p.222).

Cet engagement-là doit s'inscrire dans l'ordre politique d'une façon paradoxale, comme l'a écrit Benoît XVI dans sa première encyclique *Deus caritas est* : « *L'amour sera toujours nécessaire, même dans la société la plus juste. Il n'y a aucun ordre juste de l'État qui puisse rendre superflu le service de l'amour. Celui qui veut s'affranchir de l'amour se prépare à s'affranchir de l'homme en tant qu'homme... Nous n'avons pas besoin d'un État qui régent et qui domine tout, mais au contraire d'un État qui reconnaisse généreusement et qui soutienne, dans la ligne du principe de subsidiarité, les initiatives qui naissent des différentes forces sociales et qui associent spontanéité et proximité avec les hommes ayant besoin d'aide. L'Église est une de ces forces vives : en elle vit la dynamique de l'amour suscité par l'Esprit du Christ.* » (*Deus caritas est*, 28).

Mais la charité chrétienne va encore plus loin ou plus profond : elle implique une sorte de réciprocité. Ceux et celles dont la dignité humaine demande à être défendue deviennent pour nous comme des signes de Dieu : leur présence parmi nous est comme un appel vivant. C'est la grande intuition de Jean VANIER, le fondateur des communautés et des foyers de *l'Arche*, destinés aux personnes que l'on dit handicapées mentales. Ces personnes n'ont pas seulement besoin de notre aide. Elles se révèlent elles-mêmes porteuses d'un amour qui

appelle et qui donne. Elles sont des témoins de ce qu'il y a de plus précieux dans notre humanité fragile.

Voilà le cœur de la réalité chrétienne au sein de notre société ! Et nous savons tous que cette révélation du cœur de Dieu et du cœur de l'homme fait partie de notre existence ordinaire de notre mission de catholiques, et aussi de ce que nous appelons la pastorale ordinaire, qui passe par des visages, par des présences, par des actes de don que nous n'en finissons pas de reconnaître !

À nous d'être des catholiques appelés à devenir plus radicalement chrétiens dans la société actuelle !